



HAL
open science

La coordination, instrument décisif de l'émergence de la prose : Une description historique.

François Jacquesson

► **To cite this version:**

François Jacquesson. La coordination, instrument décisif de l'émergence de la prose : Une description historique.. A. Rousseau, L. Begioni, N. Quayle, D. Roulland (Eds.). La coordination, Rennes : Presses Universitaires de Rennes, pp.371-404, 2007, Rivages linguistiques. halshs-00180093

HAL Id: halshs-00180093

<https://shs.hal.science/halshs-00180093>

Submitted on 17 Oct 2007

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Ceci est une version préprint de l'article suivant :

F. Jacquesson. 2007. La coordination, instrument décisif de l'émergence de la prose : Une description historique
-- In : La coordination / A. Rousseau, L. Bgioni, N. Quayle, D. Roulland (Eds.) -- Rennes : Presses
Universitaires de Rennes, 2007, p.371-404

François Jacquesson
Lacito-CNRS
jacquess@vjf.cnrs.fr

La coordination, instrument décisif de l'émergence de la prose
Une description historique.
(version pre-print : pagination provisoire)

1. Introduction

La coordination¹ n'est pas un phénomène simple, ni au plan sémantique, ni au plan historique ; le fait qu'il s'agisse le plus souvent de petits mots n'implique pas que le phénomène soit secondaire, mais simplement qu'il faut observer les syntaxes.

Nous allons examiner, avec de nombreux exemples², le statut de la coordination sur la longue durée dans plusieurs domaines linguistiques historiquement bien documentés (latin, grec ancien, français, vieil-anglais, hébreu) pour montrer que la coordination a une histoire - et qu'il est préférable d'être conscient de ces implications historiques si l'on veut situer correctement la ou les fonctions de la coordination.

La fréquence et la fonction de la coordination, dans toutes les langues étudiées ici, change radicalement lorsqu'on passe d'une prosodie à symétries ("les œuvres en vers") à une prosodie asymétrique ("œuvres en prose"³). La prose est toujours plus tardive que le vers, et il est peu probable que ce soit parce qu'on l'a d'abord cachée⁴. Nous proposons ici des raisons linguistiques à ce développement de la syntaxe "en vers" en syntaxe "en prose", et nous verrons que la fonction de la coordination est au cœur de cet examen.

Nous observerons d'abord (2.) comment, au cours de l'histoire du grec ancien et du latin, une diversité de coordonnants tend à laisser place à une coordination majeure et apparemment polyvalente, *kai* en grec, *et* en latin - ce dernier étant la source du coordonnant typique de la plupart des langues romanes⁵. Ceci s'effectue au détriment d'une ancienne

¹ L'esprit de cet essai, et un peu de sa méthode, doivent beaucoup à la *Mimesis* d'Erich Auerbach, écrite à Istanbul entre 1942 et 1945.

² Sauf mention explicite les traductions sont les nôtres, afin de mettre en évidence les faits de coordination.

³ "Vers" et "prose" sont entre guillemets pour éviter qu'ils ne soient pris au sens moderne, où "vers" est une forme artistique et "prose" la forme normale. Les deux termes sont pourtant excellents, car *prorsa oratio* "discours continué, poursuivi" indique bien l'idée de prolongement au-delà ; *versus* signifie "retournement" et implique un rythme naturel de retour ou de repli, précisément ce qui est en cause dans des formes prosodiques anciennes versifiées, quels que soient les détails.

⁴ Nous ne voulons pas ici analyser ce débat. Dans les langues étudiées, les œuvres conservées sont toujours d'abord, historiquement ou chronologiquement, des œuvres "en vers", et seulement plus tard des œuvres "en prose". On dit parfois que c'est le résultat d'une sélection des styles nobles ("en vers") qui furent d'abord les seuls à être jugés dignes de mémoire, ou propres à être mémorisés ; ce n'est pas faux, mais c'est insuffisant, puisqu'il faut ensuite expliquer pourquoi, dans tous les cas, la prose a finalement été jugée digne aussi, mais plus tard. Cet article propose une explication plus complète, et mieux adaptée au fait que le phénomène s'est répété constamment.

⁵ Si l'on excepte le roumain, les coordinations castillane *y*, catalane *i*, portugaise *e*, italienne *e(d)* et leurs homologues dans la plupart des parlers romans régionaux sont étymologiquement associés au *et* français et ont un comportement syntaxique semblable. Le roumain pourtant a *și* dans tous les cas où nous avons *et* ; ce *și* est le

coordination commune, *te* en grec attique, *que* en latin, dont on examinera brièvement (3.) la fonction.

Nous étudierons ensuite (4.) le cas de l'ancien français, où l'on voit au XIII^e siècle les premières œuvres en prose portée par une démultiplication des coordonnants ; et observerons (5.) qu'il en allait exactement de même en vieil-anglais quelques siècles *auparavant*. Cela nous permettra de situer avec précision le rôle de la coordination dans cette transformation syntaxique générale qu'est l'émergence de la prose - dont le moment diffère selon les langues et les cultures.

Afin de contrôler cette hypothèse dans un domaine linguistique tout différent, nous étudierons ensuite (6.) la coordination dans une partie du sémitique, en akkadien puis en hébreu biblique. Nous verrons les mêmes faits (l'émergence de la prose) produire les mêmes conséquences ou corollaires : la transformation profonde de la fréquence et de la fonction de la coordination.

Dans une dernière partie (7.) de cette étude, nous verrons comment, après cette période de création syntaxique de la prose qui est associée à la démultiplication des coordinations, il se produit dans tous les cas observés (français, grec ancien, hébreu) un retrait des coordinations : la prose se débarrasse des échaffaudages grâce auxquels elle s'est construite.

La conclusion (8.) résumera les acquis, et tentera d'apprécier la portée théorique d'études de ce genre.

2. situation des langues classiques⁶

Il existait en latin trois coordinations concurrentes : *et*, *atque* (*ac* devant consonne en général⁷) et l'enclitique *que*. La seconde est un composé *at+que* qui a d'abord signifié "d'autre part", puis "et aussi", tandis que *et* signifiait d'abord "et même" ; *at*, base de *atque*, semble n'avoir pas de correspondant étymologique ailleurs en indo-européen, tandis qu'il en existe pour *et*. Ernout & Meillet proposaient⁸ pour *et* un sens initial "au-delà" par comparaison avec l'indo-iranien ; ils notaient aussi à juste titre qu'au cours de l'histoire du latin *et* avait supplanté ses rivaux, de sorte qu'il n'est pas étonnant de le retrouver dans la plupart des langues romanes.

latin

En latin, les mots les plus fréquents sont souvent des indéclinables, mais la situation dépend des types de textes. Dans les comédies de Plaute, par exemple, les diverses formes des pronoms personnels sont très fréquentes. Voici les dix mots les plus fréquents, avec leur nombre d'occurrences, dans quatre pièces de Plaute :

	<i>Aulularia</i>	<i>Mercator</i>	<i>Menaechmi</i>	<i>Miles</i>
1	ego 129	est 227	quid 137	est 281
2	me 113	quid 125	me 135	et 162
3	est 110	me 124	ego 130	me 162
4	quid 95	ut 104	mihi 116	te 155

latin *sic* "ainsi, oui" que les langues d'Espagne et d'Italie (mais pas les parlers d'oc ni d'oui) connaissent dans le sens de "oui" pour lequel le roumain a emprunté *da* au slave.

⁶ La plupart des données statistiques qui sont utilisées dans les paragraphes concernant le latin et le grec ont été élaborées à partir des textes électroniques disponibles sur les sites de l'Université de Louvain : *Itinera electronica* pour les textes latins, et *Hodoi elektronikoi* pour les textes grecs. On ne peut que saluer ces deux entreprises jumelles, résultats excellents d'un travail considérable.

⁷ Sur l'évolution de *atque* vers *ac* devant consonne cf. Niedermann 1953 § 95.

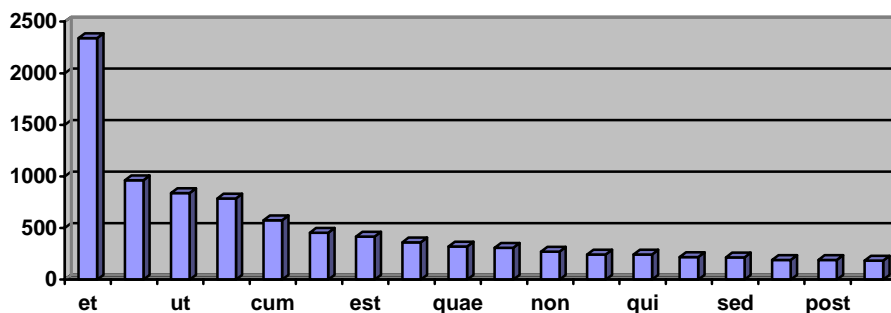
⁸ Ernout & Meillet 1939: 310-311.

5	ut 85	mihi 98	ut 115	ut 147
6	te 78	non 94	te 112	quid 145
7	et 69	ego 90	est 104	ego 133
8	si 69	si 85	non 94	si 122
9	nunc 59	tu 68	tu 91	non 107
10	in 57	iam 65	qui 85	tibi 102

Parmi les indéclinables, les plus fréquents sont *ut* 451, *et* 361, *si* 346, *non* 345, *in* 295.

Une même recherche donne un résultat tout différent chez un historien d'époque impériale comme Ammien Marcellin⁹, où *et* domine de très loin :

et	2340	nec	310
in	963	non	272
ut	839	ex	245
ad	785	qui	245
cum	576	haec	218
per	454	sed	217
est	417	vel	192
quod	360	post	192
quae	322	quam	186



On notera que chez Ammien, il faut attendre le 7^e mot par ordre de fréquence pour voir apparaître des déclinables, *est*, *quod*, *quae* et plus loin *qui*, *haec*, *quam* : le verbe "être" et des pronoms relatifs et démonstratifs. Pour les termes dont la fonction, ou une fonction, est coordonnante : *et* 2340, *nec* 310, *sed* 217, *vel* 192.

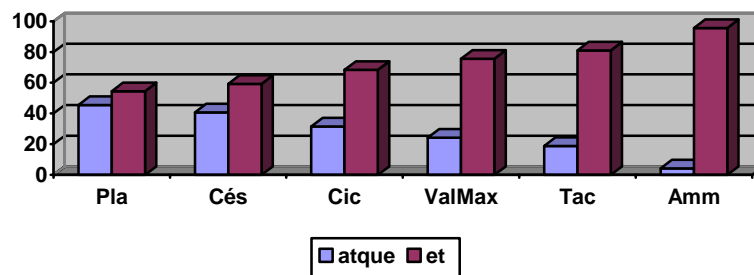
Il est intéressant aussi de comparer les fréquences de *et* et de *atque* :

date		et	atque, ac	% de <i>et</i>
c. 254-184	Plaute*	361	301	54,5
100-44	César**	1655	1139	59,2
106-43	Cicéron***	3677	1697	68,4
Ier s. EC	Valère Maxime	1710	547	75,8
55-117	Tacite: <i>Annales</i>	3063	709	81,2
c. 330-400	Ammien Marcellin*	2340	104	95,7

* *Aulularia*, *Mercator*, *Menaechmi*, *Miles gloriosus*. ** *Bellum gallicum* et *Bellum civile*. *** *Verrines*, *Philippiques*, *De natura deorum*. * Ammien : 14 à 23.

⁹ Ammien, liv. 14 à 23.

Il ressort d'une façon générale que *et* devient davantage dominant avec le temps, et élimine ses concurrents.



grec ancien

Lorsqu'on étudie les coordonnants en grec ancien, il faut prendre en compte au moins quatre mots : *kai*, *te*, *men* et *de*. Le mot *kai* est à peu près l'équivalent sémantique du latin *et*, et l'enclitique *te* est l'homologue étymologique du latin *que*. Les deux autres, *men* et *de* sont souvent en couple avec le sens de "d'une part...de l'autre", mais *de* se trouve aussi bien seul comme adversatif faible, confinant au sens de "et".

L'histoire de la coordination au long de la littérature grecque ancienne peut, en première approche se résumer à l'expansion de *kai* au détriment de *de*, en trois phases successives, comme le montrent les proportions des quatre coordonnants dans une série d'auteurs ordonnés chronologiquement.

a/ première époque : *Iliade*, *Odyssée*, Hérodote : *de* est plus fréquent que *kai*.

	<i>de</i>	<i>kai</i>	<i>te</i>	<i>men</i>	
Iliade 1-10	2428	12121	944	433	5017
Odyssée	4501	2432	1679	817	9429
Hérodote	8028	7437	2737	2535	20737
soit en %					
Iliade 1-10	48,4	24,2	18,8	8,6	100 %
Odyssée	47,7	25,8	17,8	8,7	100 %
Hérodote	38,7	35,9	13,2	12,2	100 %

b/ seconde époque : *kai* passe devant *de*, qui demeure bien représenté

	<i>de</i>	<i>kai</i>	<i>te</i>	<i>men</i>	
Platon ¹⁰	1594	3012	901	750	
Xénophon ¹¹	2454	3351	483	1087	
soit en %					
Platon	25,5	48,1	14,4	12,0	
Xénophon	33,3	45,4	06,5	14,7	

Les résultats sont du même type, selon nos sondages, pour la *Politique* d'Aristote et, plus intéressant, pour le roman d'Achilles Tatius, *Leucippe et Clitophon*.

¹⁰ *République*, 1 à 6.

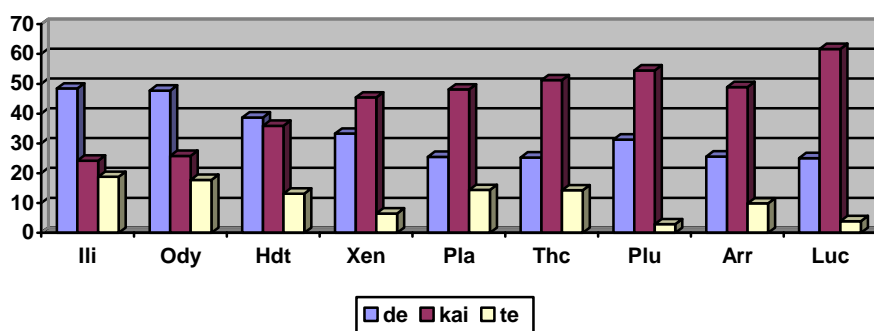
¹¹ *Cyropédie*, liv. 1 à 7.

c/ troisième époque : *kai* représente normalement plus de 50 % des quatre coordonnants.

	<i>de</i>	<i>kai</i>	<i>te</i>	<i>men</i>	
Thucydide ¹²	1882	3801	1063	684	7430
Plutarque ¹³	2487	4339	231	901	7958
Arrien ¹⁴	2546	4866	987	1547	9946
Lucien ¹⁵	2234	5481	344	825	8884
soit en %					
Thucydide	25,3	51,2	14,3	09,2	
Plutarque	31,3	54,5	02,9	11,3	
Arrien	25,6	48,9	09,9	15,6	
Lucien	25,1	61,7	03,9	09,3	

Thucydide (v. 460 - v. 396), Plutarque (46-126), Arrien (v. 85 - v. 145), Lucien (m. apr. 180).

Outre la minorisation de *de*, on note en même temps la disparition progressive de *te*.¹⁶ Le fait que *te* soit encore très bien représenté chez Thucydide est caractéristique de sa haute époque.



conclusion

Les mots indépendants du type *et*, *at* en latin ou *kai* et *de* en grec étaient d'abord des adversatifs et des intensifs signifiant "d'autre part" ou "et même", mais pas des coordonnants neutres qui uniraient deux termes en un troisième équivalent à la somme des deux premiers. A date ancienne, le coordonnant le plus neutre est latin *que* ou son homologue étymologique *te* en grec attique, ou aussi *ca* en sanscrit.

Ce que nous constatons historiquement, tant en grec ancien qu'en latin un peu plus tard, c'est la disparition progressive de ces termes neutres, à mesure sans doute que les termes plus chargés s'affaiblissent, deviennent plus neutres et se substituent à *que* ou *te*.

La même substitution a eu lieu en indo-aryen où l'ancien *ca* n'est plus attesté de nos jours selon Turner¹⁷ que dans quelques rares parlars dardiques de l'Indou-Kouch, le kalasha *že* et le khovar *oče*. Dans les grandes langues de l'Inde actuelle, le "et" le plus courant est *aru* en assamais, *ar* en bengali, *aur* en hindi (*aru* en hindi ancien), mot qui signifiait d'abord "et de

¹² Sue les 3 premiers livres de la *Guerre du Péloponèse*.

¹³ Sur cinq des *Vies parallèles* : Agésilas, Alcibiade, Alexandre, César, Cicéron.

¹⁴ Sur l'*Anabase*, liv. 1 à 7.

¹⁵ Sur une série de petits écrits : *Alexandre*, *Charon*, *Ecrire l'histoire*, *la Mouche*, *Hermotime*, *Icaroménipe*, *la Traversée*, *Périgrinos*, *le Banquet*, *l'Histoire vraie*, *le Songe*, *le Coq*, *Jupiter*, *Philopseudès*.

¹⁶ Sur *te* en grec, voir Humbert 1960: 434 sqq., notamment § 759.

¹⁷ Turner 1999: n° 4533.

plus" < "autre, différent", ce dernier sens étant celui de l'étymon sanscrit classique *ápara-*, lui-même dérivé d'une racine signifiant "postérieur".

On assiste donc à un remplacement interne, qui aboutit à une diversification des formes : l'ancien coordonnant commun (grec *te*, latin *que*, sanscrit *ca*) disparaît au profit de marques dont le sens était d'abord davantage contrastif que coordonnant. Chacun des trois groupes linguistiques ayant utilisé ses propres ressources pour cette substitution, les coordonnants majeurs deviennent caractéristiques de chaque groupe (grec ancien *kai*, latin *et*, *aru* et autres solutions en Inde moderne).

3. Signification du *que* enclitique

Ce mot latin *que* n'apparaît pas seulement comme enclitique signifiant à peu près "et", mais encore avec plusieurs pronoms interrogatifs auxquels il donne le sens de pronoms distributifs plutôt qu'indéfinis. Sur *quis* "qui ?" *quisque* ne signifie pas "quelqu'un" mais "chacun", car c'est *quis* lui-même qui signifie "quelqu'un", ou bien *aliquis*. Comme le faisait justement remarquer Sausy¹⁸, c'est ce sens indéfini de *quis* qui fait qu'on le rencontre surtout après *si*, *nisi*, *ne*, *num*, ainsi chez César *si quis quid acceperit* "si quelqu'un a appris quelque chose". *Quisque* signifie donc non pas "n'importe qui" mais "qui que ce soit" dans une série ordonnée : *quem quisque vult sequitur* (celui-que chacun il-veut il-suit) "chacun suit celui qu'il veut". Cet emploi distributif du *que* enclitique se retrouve dans *uterque* "l'un ou l'autre de deux", *ubique* "dans chaque endroit" etc.

Tâchant de faire brièvement le tour du problème dans *l'Introduction à l'Etude comparative des Langues indo-européennes*, Meillet présentait¹⁹ la distribution un peu disparate des faits²⁰ :

	latin	grec	sansc.	iranien	gotique	armén.	lituan.
"et"	-que	-te	-ca	-ča			
"et non"	ne-que	<i>ou-te</i>			ni-h		
"chacun"	quis-que	-te	kaç-ca	<i>kaš-ci</i>		o-kh	
"personne"			ca-na		-h-un		
"que"	qu-om qu-am					kh-an	-k-i

On voit que pour les faits centraux, à savoir le coordonnant enclitique et son emploi comme distributif après les interrogatifs/indéfinis, latin et indo-iranien se groupent bien, le grec assez bien aussi avec eux ; et surtout que la forme simple "et" n'est pas attestée ailleurs - mais il faut prendre garde que les groupes germanique, arménien, balto-slave ne sont connus que par des documents bien plus tardifs, et qu'à date analogue, les langues romanes n'ont plus rien qui provienne du *que* latin simple²¹.

Meillet suggère, sans trop s'engager, qu'il existe un lien entre le groupe du *que* "et" et celui du *que* "chacun". Humbert (loc. cit.) signale les avis partagés mais penche pour l'unité. Deux faits peuvent gêner la conclusion que les deux *que* sont bien le même. D'une part il est difficile, sur des mots trop petits, d'exclure absolument la coïncidence d'une homonymie ; d'autre part, si nous pensons que le sens de "et" est simple ou fondamental - une sorte d'universel sémantique -, alors il devient difficile d'y rattacher le sens distributif.

¹⁸ Sausy §§ 124-125.

¹⁹ Meillet 1937: 353

²⁰ Les formes en italique sont ajoutées par nous afin de montrer mieux l'orientation des correspondances. *Oute* est homérique et classique ; *kašci* est vieux-perse, voir Schmitt 1989: 76.

²¹ Elles ont des mots qui proviennent de composés distributifs, en français *quoique*, *quelque* etc.

La première difficulté ne peut pas être tranchée définitivement, sinon par la considération qu'il est peu probable qu'il existe longtemps dans plusieurs groupes linguistiques historiquement liés deux enclitiques identiques, surtout si l'on admet que leurs sens sont proches, de sorte que la première difficulté se ramène beaucoup à la seconde.

La seconde difficulté n'en est pas une : nous ne pensons que "et" est un universel simple que parce que c'est le cas dans les langues romanes et germaniques modernes ; l'examen que nous venons de faire montre que les termes désignant ce "et" changent, quant à leur emploi et quant à leur forme, au cours de l'histoire des langues. En réalité, comme nous verrons, la syntaxe a même beaucoup changé au cours de l'histoire du français. Mais avant d'examiner le parcours français à cet égard, il nous faut comprendre en quels termes ce que nous avons jusqu'ici désigné commodément par les étiquettes de "et" et "chacun" ont un rapport étroit.

La solution la plus simple pour "additionner" des termes de statut identique est de les juxtaposer ; ce que font beaucoup de langues, dont l'ancien français dans certains cas. La difficulté est dans la fonction fréquemment déterminative de la séquence, qui dans de nombreuses langues fait de l'un de deux noms qui se suivent le déterminant de l'autre, de sorte que (a) l'ordre de séquence n'est plus indifférent (b) la coordination doit être marquée. Inversement, si la détermination est marquée par un morphème, la juxtaposition est libre pour la coordination. Ainsi, détermination et coordination apparaissent comme typologiquement complémentaires - alors que nous avons souvent l'habitude de voir la coordination comme "plus simple", et la détermination (et la subordination) comme "plus compliquée".

Si l'on admet que la coordination n'est pas nécessairement un universel simple ou un fait sémantique minimal, mais qu'elle est le produit d'une élaboration²² avec des résultats différents selon les langues ou les cultures, alors il est plus facile de comprendre la relation entre "et" et "chacun", car si par exemple en latin *quis* signifie "quelqu'un" et *quisque* "chacun", c'est que *quis-que* signifie "quelqu'un et quelqu'un et quelqu'un etc.", et inversement que *que* n'est pas simplement "et" mais indique un autre membre dans un groupe virtuellement défini. C'est pourquoi bien souvent, surtout à date ancienne, *que* est en réalité répété, comme *te* ou *ca* le sont respectivement en grec ancien et en sanscrit : il vient marquer chaque élément, et non pas seulement opérer une addition. Il s'agit donc moins d'un additif dans un dénombrement indéfini ou ouvert, que d'un intégratif dans une catégorie déjà connue. En d'autres termes, c'est parce que la catégorie est implicite qu'il est possible, et même fréquent, d'attacher *que* ou *ca* à des indéfinis, qui désignent ainsi les éléments d'un groupe.

4. Exemple du français : fonction de la coordination en vers et en prose

Le fait fondamental ici est l'envolée de la fréquence de *et* lorsque, vers 1200, apparaissent les premières œuvres en prose.

Les textes les plus anciens sont en vers et les "et", sous les formes *e* ou *ed*, sont relativement rares. On n'en trouve que 2 occurrences (plus 4 de *ne* ou *ned*) dans les 28 vers de la *Cantilène de sainte Eulalie*, fin IX^e siècle. Au XI^e siècle, la *Vie de saint Alexis* en donne 40 pour 325 vers (8,1 vers/et). La *Chanson de Roland* donne 757 *e* pour 3998 vers (5,3 vers/et). Fin XII^e, sur 7004 vers du *Chevalier à la Charrette* de Chrétien de Troyes²³, on trouve 2028

²² Cf. Hagège 1982: 35. Et l'exemple des langues australiennes dans Dixon 1980: 458 "Only a minority have a class of words that specifically mark coordination; coordination can be shown by intonation patterns, by the deletion of a repeated NP - often under rather strict syntactic conditions (...) - and sometimes by special verb inflections."

²³ Décompte fait avec l'aide du texte électronique "The Charrette Project" : www.princeton.edu/~lancelot/ (c) 1994 (1997), Princeton University and Professor Karl D. Uitti.

et (3,5 vers/et). Toutes ces œuvres sont en décasyllabes. On y lit aisément une rapide montée du *et*.

Pour comprendre l'importance de ce qui se passe au début du XIII^e siècle, il suffit de comparer avec un extrait d'un des tout premiers textes en prose française, *la Queste del Saint Graal*²⁴:

*Einsi se departent li compaignon; si s'en revint Perceval a la recluse. Et Lancelot chevaucha apres le chevalier tout le travers de la forest en tel maniere qu'il ne tient ne voie ne sentier, ainz s'en vet come aventure le meine. Et ce li fet mout mal que il ne voit ne loign ne pres ou il puisse prendre sa voie: car mout ert la nuiz obscure. Et neporec tant a ale que il vint a une croiz de pierre qui ert au departement de deus voies en une gaste lande. Et il regarde la croiz quant il fut pres et voit par dejoste un perron de marbre ou il avoit letres escrites, ce li ert avis. Mes li tens ert si obscurs que il ne pooit conoistre que eles voloient dire. Et il resgarde vers la croiz et voit une chapele mout ancienne, et il s'i adrece car il i cuide trover gent. Et quant il est auques pres, si descent et atache son cheval a un chesne et oste son escu de son col et le pent a l'arbre.*²⁵

Pour mieux saisir l'enjeu de l'innovation, il faut savoir que la ponctuation de ce texte est celle de l'éditeur, Pauphilet, et non celle du manuscrit²⁶. Dans les manuscrits de ce type la ponctuation, quand elle existe, ne ressemble guère à celle des textes contemporains. Mais au-delà des questions philologiques, l'important est que ces textes n'avaient pas besoin de ponctuation : si l'on examine celle de Pauphilet, on verra qu'il s'est borné à placer des points devant certains des *et* (dans six cas) et devant le *mes* ("mais"); il a mis une virgule devant un septième *et*. C'est dire que ces *et* sont en grande partie l'équivalent de notre ponctuation moderne. Devant les autres *et* de l'extrait, l'éditeur n'a pas ponctué parce qu'ils n'étaient pas suivis du pronom *il*: il était donc plus difficile au gré du français moderne d'introduire là une ponctuation forte. Dans un texte qui serait véritablement ponctué (et non pas comme ici, un habillage moderne à visée pédagogique) presque aucun de ces *et* ne se justifierait. Inversement, dans ce texte où aucune proposition principale ne commence sans *et* (ou *mes*), la ponctuation est inutile, et c'est bien pourquoi la ponctuation des manuscrits nous paraît si bizarre.

La floraison soudaine de *et* ou de *mes* n'est pas seulement un fait d'écriture, mais un aspect majeur et particulièrement sensible de l'invention de la prose, qui a des conséquences dans la syntaxe des textes. Ou pour mieux dire : l'invention de la prose se manifeste par une transformation profonde de la syntaxe, et cette transformation concerne au premier chef la succession des énoncés que le rythme du vers contribuait jusqu'alors à ordonner, et la nouvelle approche de la succession des énoncés implique l'emploi massif des coordinations. Aussi longtemps que la syntaxe était liée à une prosodie particulière, la coordination était largement implicite, et dès que ce rythme fut abandonné, il fallut qu'elle devînt explicite. Enfin, puisque nous avons vu que, dès avant 1200, la fréquence des *et* s'accroît dans les textes, on peut poser l'hypothèse que l'éclosion de la prose - qui dans les textes conservés est assez

²⁴ Ed. Pauphilet, CFMA 33, 1972:57.

²⁵ Traduction: "Ainsi se séparent les compagnons; alors Perceval s'en revint à la recluse. Et Lancelot chevaucha après le chevalier à travers la forêt sans suivre ni chemin ni sentier, mais s'en va comme l'aventure le mène. Et cela lui fait beaucoup de mal de ne voir ni loin ni près (d'endroit) où il puisse prendre son chemin: car la nuit était très obscure. Et pourtant il est tant allé qu'il vint à une croix de pierre qui était au carrefour de deux chemins dans une lande sans culture. Et il regarde la croix quand il fut près, et il voit à côté une dalle de marbre où il y avait des lettres écrites, à son avis. Mais le temps était si obscur qu'il ne pouvait reconnaître ce qu'elles voulaient dire. Et il regarde vers la croix et voit une chapelle très ancienne, et il s'y adresse car il pense y trouver des gens. Et quand il est un peu (plus) près, alors il descend et attache son cheval à un chêne et ôte son écu de son cou et le pend à l'arbre".

²⁶ Il s'agit du manuscrit dit "K", bibliothèque de Lyon, n°77, du XIII^e siècle, que l'éditeur a pris pour base, en ne se défendant pas d'en modifier le texte d'après d'autres manuscrits.

soudaine - est en réalité le résultat d'un long travail : exactement comme s'il avait fallu qu'un certain seuil de maniabilité fût atteint grâce à la lente progression des coordonnants pour que l'on osât désormais se passer du garde-fou syntaxique de la prosodie.

Cette façon de voir les choses a deux conséquences, l'une en amont, l'autre en aval. En amont, elle suggère que puisque le récit en prose est un fait "moderne", ou du moins qui réclame une élaboration particulière, tandis que la forme ordinaire des récits "anciens" est le vers, ou du moins une prosodie qui segmente les énoncés ; en réalité, la versification comme fait artistique n'apparaît précisément qu'avec la prose, c'est-à-dire quand la textualité prosodique se trouve désormais libre de ses contraintes syntaxiques pour des inventions particulières, avec une contribution stylistique propre²⁷.

En aval, elle suggère que la coordination par "et" n'est pas un fait acquis ni simple, mais au contraire un puissant instrument tout-à-fait central dans l'élaboration des structures syntaxiques "modernes". Dès lors, nous pouvons mieux comprendre les refontes qui ont agité le monde des coordonnants au cours de l'histoire des langues classiques : elles sont un aspect décisif de l'histoire des styles. Ainsi de ce que nous avons constaté chez Homère, époque du grec pour laquelle nous n'avons pas de témoignages en prose, où *kai* - qui deviendra peu à peu le coordonnant dominant comme notre *et* - n'est encore que minoritaire. Il faut donc voir avec intérêt la progression de *kai* au cours de l'histoire ancienne de la langue grecque, car il est probable que sa domination progressive est une facette de l'installation du récit en prose. C'est bien ce que nous constatons avec Hérodote (v. 490 - v. 424), qui n'est pas seulement le "Père de l'Histoire", mais aussi le premier auteur grec en prose dont l'œuvre nous ait été bien conservée - et le premier où *kai* coordonnant se glisse vers le devant de la scène.

5. Ce rapport entre coordination et prose est confirmé en germanique.

Plutôt que d'étudier le cas d'autres langues romanes, choisissons celui du vieil anglais. De nos jours en anglais la coordination majeure est *and*, homologue du *und* allemand et du *en* néerlandais, mais non pas des *og* danois ou norvégien et *och* suédois.

Elle est généralement orthographiée *ond* dans le manuscrit du *Beowulf* (mais plus souvent abrégée), où on la trouve 311 fois sur 3182 vers, soit 10,2 vers/*ond*, ce qui est une très basse fréquence, même si l'on se rapporte aux 5,3 dans *Roland* où *et* est donc presque deux fois plus fréquent. Il existe des pages entières sans une seule coordination, comme dans les vers 210-228 qu'a commentés Tolkien²⁸ - ici avec sa traduction :

210	fyrst forð gewat	flota waes on yðum		
			Time passed away.	On the tide floated
211	bat under beorge	beornas gearwe		
			under bank their boat.	In her bows mounted
212	on stefn stigon	streamas wundon		
			brave men blithely.	Breakers turning
213	sund wið sande	secgas baeron		
			spurned the shingle.	Splendid armour
214	on bearm nacan	beorhte fraetwe		
			they bore aboard,	in her bosom piling
215	guð-searo geatolic	guman ut scufon		
			well-forged weapons,	then away thrust her
216	weras on wil-sið	wudu bundenne		
			to voyage gladly	valiant-timbered.

²⁷ Cette présentation des faits met de côté l'importance des lettrés qui, lisant et parlant plus ou moins le latin, écrivaient en prose latine. Mais si la continuité de cette tradition savante ne doit pas être négligée, elle n'explique ni le "retour" de la prose, ni les techniques syntaxiques associées.

²⁸ Tolkien 1950.

217	gewat ða ofer waeg-holm	winde gefysed		
			She went then over wave-tops,	wind pursued her,
218	flota famig-heals	fugle gelicost		
			fleet, foam-throated	like a flying bird ;
219	oððæet ymb an-tid	oðres dogres		
			and her curving prow	on its course waded,
220	wunden-stefna	gewaden haefde		
			till in due season	on the day after
221	ðæet ða liðende	land gesawon		
			those seafarers	saw before them
222	brim-clifu blican	beorgas steape		
			shore-cliffs shimmering	and sheer mountains
223	side sae-naessas	ða waes sund-lidan		
			wide capes by the waves:	to water's end
224	eoteles aet ende	ðanon up hrade		
			the ship had journeyed.	Then ashore swiftly
225	wedera leode	on wang stigon		
			they leaped to land,	lords of Gothland,
226	sae-wudu saeldon	syrca hrysedon		
			bound fast their boat.	Their byrnies rattled
227	guð-gewaedo	gode ðancedon		
			grim gear of war.	God thanked they then
228	ðaesðe him yð-lade	eaðe wurdon		
			that their sea-passage	safe had proven.

La traduction de Tolkien a surtout pour but de suggérer le système d'allitérations qui lie la première moitié du vers à la seconde : 210 en /f/, 211 en /b/, 212 en /st/ etc. et de montrer que les pauses syntaxiques sont au contraire le plus souvent au milieu du vers. Ainsi passe-t-on d'une fin de vers au début du suivant par le même énoncé, et du début du vers à sa fin par l'allitération. Quant aux coordinations, le traducteur a dû en ajouter une en 219 alors que le texte en est totalement dépourvu. Ici, c'est la prosodie qui conduit la syntaxe.

Dans un texte²⁹ en vers un peu plus tardif (X^e siècle) comme *Judith*, et d'un christianisme plus appuyé, on trouve 53 *ond* (tous écrits abrégés) pour 349 vers de longueur très variable, soit 6,6 vers/*ond*.

Voici maintenant un extrait de la traduction vieil-anglaise de *l'Histoire ecclésiastique du peuple anglais* de Bède, en prose. L'original latin est de 731 ; la traduction du roi Alfred date du IX^e siècle, et le manuscrit le plus ancien est du X^e siècle³⁰. Les *and* sont ici en gras, les *ac* et *eac* sont soulignés.

Swelce eac þissum tidum com micel hungor on Constantinopolim Creca ealdorburg ; **and** sona wol waes aefterfolgiende. Ge eac manige weallas mid seofon **and** fiftigum torrum gehwuron **and** gefeollon, **and** swelce eac maniga oðra ceastra tohrorene. **And** se hungor **and** se wolberenda stenc þære lyfte manigu þusendu manna **and** neata fordilgode **and** fornam. Com se foresprecana hungor eac swelce hider on Brettas **and** hie to þon swiðe swencte þæt hiera manige hiera feondum on hand eodon ; **and** giet ma waes þe þæt don ne woldon ; ac, þa him aelc mennisc fultum blann, þæt hie ma on godcundne fultum getreowendon. **And** þa...

Traduction Sherley-Prince and Latham³¹ :

During this period there was a famine at Constantinople, followed closely by a plague, and much of the walls of that city and fifty-seven towers fell into ruin. Many other cities fell into disrepair, and the polluting stench of rotting corpses spread disease among men and

²⁹ D'après l'édition Timmer 1961.

³⁰ Voir Mossé 1945: I, 233.

³¹ Bede 1968: 54. Il s'agit de la fin de 1, 13 et du début de 1, 14.

beasts alike. Meanwhile the famine which left a lasting memory of its horrors to posterity distressed the Britons more and more. Many were compelled to surrender to the invaders ; others, trusting in God's help where no human hand could save them, continued their resistance.

L'effet est parfaitement identique à celui que nous avons observé dans les premiers textes français en prose : démultiplication des coordonnants en début d'énoncé. Il est vrai que c'est une traduction du latin, mais l'examen de textes directement écrits par Alfred en vieil anglais, comme la lettre (v. 885) à l'évêque Werferth éditée par Mossé dans son *Manuel*, donne le même résultat : on trouve *ond* à la fois comme coordonnant internominal et en début d'énoncé - une fonction syntaxique typique de la prose naissante. Du reste, l'étude comparée des traductions d'Alfred et de ses originaux latins montre que ses *ond* ne sont pas le calque de coordonnants latins.

En cette fin de IX^e siècle, on ne peut guère incriminer l'influence française. La montée en puissance du *and* anglais n'est pas une imitation du phénomène analogue qui, de toute façon, ne sera attesté en français que plus tard : c'est donc un phénomène qui pour être parallèle à ceux que nous avons déjà décrits, en est pourtant indépendant.

On pourrait d'abord penser, puisque le *and* anglais et le *und* allemand sont homologues et connaissent des succès semblables, que la floraison de la prose n'a pas - comme nous avons vu que c'était le cas à une époque bien antérieure pour le *et* latin et le *kai* grec - disloqué le lexique des coordinations germaniques. Mais elle l'a fait pourtant. Vers la fin du texte de Bède ci-dessus se trouve un *ac* "mais, et" qui se retrouve en gotique *ak*, vieux-saxon *ak*, vieil haut allemand *oh*, mais qui est distinct du *ok* norrois (< *auk*) puis des *og* de l'Islande et de la Scandinavie actuelles. Au début de la seconde phrase du même texte se trouve un *ge* (prononcé *ye*) qui répond au coordonnant gotique *jah*, vieil haut allemand *joh*. Le gotique a donc *jah* (v-ang. *ge*) et *ak* (v-ang. *ac*), mais rien qui ressemble à v-ang. *ond*. Ces formes sont rassemblées dans les tableaux ci-dessous : formes anciennes à gauches, modernes à droite où les mots pour "et" sont en gras.

gotique	norrois	v-ang	v-alld	island	dan.	ang	néer.	alld
-uh								
ak		ac	oh					
auk	auk ³²	eac ³³	ouh ³⁴	og	og	-	ook	auch
jah		ge	joh					
-	en	ond ³⁵	anti	en	-	and	en	und

isl. *en* "mais" ; néer. *ook* et alld. *auch* "aussi".

Ce sont donc des "et" différents qui se sont généralisés : *ok* dans le domaine nordique, mais *ond* ailleurs, alors que les deux mots étaient représentés aussi bien en vieil-anglais qu'en vieil-allemand ou en norrois.

L'exemple germanique confirme notre hypothèse : l'émergence de la prose en Europe, en domaine germanique comme en domaine roman, correspond à une montée très sensible de la fréquence des coordonnants et presque toujours à la sélection dans cette nouvelle fonction de l'un d'entre eux parmi une gamme ancienne plus diversifiée, ce qui aboutit souvent à promouvoir des coordonnants différents dans des régions différentes.

³² Norrois *auk* > *ok* dès l'époque ancienne.

³³ Vieil anglais *eac* donne moyen-anglais *eke* très usité, qui disparaît ensuite.

³⁴ Ou *auh*. De même, de nombreuses variantes locales ou diachroniques pour *anti* dans la forme moyen-alld la plus fréquente est *unde*.

³⁵ Ou *and*.

Si nous suivons ce critère de l'extension des "néo-coordonnants", nous sommes conduits à voir deux régions en roman, la région du *et* et celle du *si*, et aussi deux régions en germanique, celle du *ond* et celle du *ok*. Il est difficile de prouver que ces aires correspondent à des diffusions différentes de la syntaxe du récit en prose, parce que nos documents anciens sont trop peu nombreux pour nous permettre de suivre les courants d'influence. Mais il est difficile de contester que l'expansion de ces néo-coordonnants est liée à cette nouvelle syntaxe, dont ils sont visiblement un outil essentiel.

6. Bref examen de faits sémitiques

introduction

Quoique les langues que nous avons examinées jusqu'à présent soient toutes indo-européennes, elles appartiennent pourtant à des traditions différentes (grec, latin et roman, germanique) et nous avons souligné que les mêmes ensembles de faits (développement exacerbé d'une coordination, émergence de la prose) apparaissaient dans des situations historiques distinctes. Toutefois, il est utile d'essayer d'examiner au moins un cas d'ensemble linguistique tout différent.

Le tableau ci-dessous donne un tour d'horizon sommaire des formes principales³⁶ en sémitique. Les formes ougaritiques (XIV^e siècle AEC) sont données avec, entre //, la lecture de Tropper³⁷. L'arabe est littéraire : les parlars actuels sont notablement différents sur le point qui nous occupe.

	akkadien	ougarit.	hébreu	araméen	arabe	éthiopien
et	-ma	-	-	-		
ou	û-	u /'ô/	ô	aw, ô	aw	aw, wa
et	u- [û]	w /wa/	ve/u-	ve/u-	wa-	wa, -hi
et donc		p /pa/	(pén-)		fa	
et aussi, même		ap /appV/	af	af, ôf		
ou bien		hm /him/				
			gam			

On notera d'abord que, quoi qu'il en soit d'une origine ou non commune, *aw "ou" et *wa "et" sont distincts dans toutes les langues, y compris l'akkadien.

akkadien

Il existe donc deux morphèmes valant plus ou moins "et" en akkadien, *u-* et *-ma*, ce dernier ayant à peu près disparu dans le reste du sémitique. L'enclitique *-ma* a ceci de familier que d'une part le sens de "et" ne rend pas compte de tous ses emplois, d'autre part il sert à former des pronoms distributifs ; il a une fonction comparable à celle du *-que* latin ou du *-ca* sanscrit. Ses occurrences les plus communes sont à l'articulation de deux énoncés ou deux prédicats³⁸ :

nimrâm mindiam cîru ibaram-ma
 panthère.A lion.A serpent.N attrapa-et
 le serpent prit une panthère et un lion

erû ikul ikulu maru-šu
 aigle.N mangea mangèrent enfants-Ds3m
 et l'aigle mangea et ses enfants mangèrent

³⁶ Voir Lipinski 2001: 480-2.

³⁷ Tropper 2002: 82.

³⁸ L'exemple est dans Langdon 1932:17. A = accusatif, N = nominatif, Ss3m = déterminant (possessif) 3^e pers. masc; sing.

On notera que dans le premier segment (il s'agit d'un récit épique rythmé), "panthère [et] lion" sont juxtaposés, de même que dans le second segment "mangea [et] mangèrent". Il en résulte que *-ma* n'est pas exactement un coordonnant, mais plutôt un indice de successivité narrative, sans qu'on se prononce sur la chronologie ni la dépendance logique des événements. Cet écart par rapport à la simple coordination est souligné par Riemschneider, qui cite³⁹ l'énoncé :

šumma izbum in-šu ištiat-ma
si fausse.couche œil-Ds3m unique-et
si le fœtus n'a qu'un œil

où le *-ma* est moins un coordonnant qu'un focalisant. Quant aux indéfinis, ils sont le plus souvent identiques⁴⁰ aux interrogatifs *mannu* "qui", *mînu* "quoi", mais le distributif (lat. *quidque*) est *mimma* < *min-ma* "quelque chose, quoi que ce soit", qui avec négation vaut "rien". Pour "qui que ce soit", Riemschneider⁴¹ donne *mamma* en néobabylonien (entre 1000 et 600 AEC env.), tandis qu'en langue classique Malbran-Labat (loc. cit.) dit que *mannu* suffit pour former "personne" avec la négation. Ce *-ma* a disparu ensuite presque partout, et Lipinski (loc. cit.) ne le signale que dans quelques parlers d'Éthiopie (harari, tigre).

Car le coordonnant dominant, très tôt, est *u*, au point qu'il s'impose par emprunt dès 2500 AEC en langue sumérienne⁴², où il devient la coordination presque unique. Ce *wa-* est omniprésent en sémitique et, par l'arabe, fera un carrière internationale puisqu'on le retrouve par exemple en persan et en turc. L'emprunt sumérien est du reste intéressant, car dans cette langue ce n'est pas exactement un coordonnant : il est légèrement emphatique, signifie "et en outre" lorsqu'il réunit deux énoncés, "tout autant que" lorsqu'il s'agit de syntagmes nominaux. On peut penser, mais sans certitude, que *-ma* était plus fréquent dans une époque que les sources n'atteignent presque plus, et que l'extension de *wa-* est plus tardive, et correspond à la période bien documentée, mais les perspectives sur ce sujet sont compliquées du fait que pour certains chercheurs *-ma* et *wa-* étaient des variantes positionnelles (Lipinski compare⁴³ le cas de la préposition *iš* qui est aussi l'enclitique *-iš*).

Les plus anciens textes narratifs en akkadien sont "en vers", au sens où une prosodie règle la syntaxe. Nous ne pouvons en donner ici qu'un bref exemple⁴⁴ tiré de l'histoire d'Atra-Xaxis, le prototype mésopotamien de Noé :

<i>Enlil pâ-šu ipušam-ma</i>	Enlil bouche-sa fit- et
<i>ana šukkalli Nusku issaqar</i>	à conseiller Nusku s'adressa
"Nusku edil bab-ka	"Nusku ferme porte-ta
<i>kakki-ka liqi iziz maxri-ya"</i>	armes-tes prends dresse devant-moi"
<i>Nusku idil bab-šu</i>	Nusku ferma porte-sa
<i>kakki-šu ilqi ittaziz maxar Enlil</i>	armes-ses prit se.dressa devant Enlil
<i>Nusku pia-šu ipušam-ma</i>	Nusku bouche-sa fit- et
<i>issaqar ana quradi Enlil</i>	s'adressa à héros Enlil
<i>"Bel-i binu bunu-ka</i>	"seigneur-mon fils fils-tes
<i>maru ramani-ka min-šu tadur</i>	enfant personne-ta pourquoi tu.crains
<i>šupur Anam li-šeridu-nim-ma</i>	envoie Anu que-il.descende-ici- et
<i>Enki, li-ibbiku-nim ana maxri-ka"</i>	Enki, que-il.soit.apporté-ici à devant-toi"
<i>išpur Anam ušeridu-niš-šu</i>	il.envoya Anu il.fut.fait-descendre-ici
<i>Enki ibbiku-nim ana maxri-šu</i>	Enki fut.apporté-ici à devant-lui.

Enlil prit la parole et s'adressa au conseiller Nusku : "Nusku, ferme ta porte, et prends tes armes, tiens-toi devant moi." Nusku ferma sa porte, prit ses armes, se tint devant Enlil. Nusku prit la parole et s'adressa au héros Enlil : "Mon seigneur, ces fils sont les tiens [?], pourquoi as-tu peur ?

³⁹ Riemschneider 1973: 69, § 8.14.

⁴⁰ Malbran-Labat 2001: 102.

⁴¹ Riemschneider 1973: 147, § 22.7.

⁴² Thomsen 2001: 83-84.

⁴³ Lipinsky 2001: 472-3, § 48.10.

⁴⁴ Lambert & Millard 1970: 48. Nous normalisons la graphie.

Envoie chercher Anu, qu'il descende ici, et Enki qu'on l'amène ici devant toi." Il envoya chercher Anu qu'on fit descendre ici, Enki qu'on amena ici devant lui.

Une fois de plus, la situation syntaxique est bouleversée dans les textes en prose, qui sont là aussi plus tardifs. Voici un extrait des annales d'Assurbanipal (VII^e siècle AEC) racontant sa première campagne d'Egypte⁴⁵ ; cette disposition des lignes n'est pas celle du document original, mais est destinée à faciliter la compréhension de la syntaxe. Les verbes conjugués sont soulignés, les coordinations sont en gras, la traduction est au-dessous.

- a *Ina maxrî girri-ya ana Makan **u** Miluxxa lû alîk.*
 b *Tarqû šar Mucur **u** Kûsi ša Aššur-axî-iddîna šar Aššur abu banû-a*
 c *abikta-šu iškunu-ma ibilu mat-su*
 d ***u** šû Tarqû danân Aššur Ištar **u** ilâni rabûti bilî-ya*
 e *imši-ma ittakîl ana imuq ramani-šu.*
 f *Ili šarrani kîpâni*
 g *ša kirîb Mucur apakidu abu bânû-a ana dâki xabâti **u** ikim Mucur*
 h *ilika.*
 i *Cîru-šûn irûm-ma ušîb kirîb Mîmpi ali*
 j *ša abu bânû-a ikšudu-ma ana micir Aššur utirru.*
 k *Alaku xânû ina kirîb Ninâ ilikam-ma ušannâ yâti.*

- a Dans ma première expédition au Makan **et** au Miluxxa je partis.
 b Tarqû roi d'Egypte **et** de Cush, dont Esarhadon roi d'Assyrie mon père
 c avait renversé le pouvoir **et** avait conquis le pays,
 d **et** ce Tarqû, la puissance d'Assyrie, Ištar **et** les dieux grands mes seigneurs
 e il [les] oublia **et** il crut dans la ressource de lui-même.
 f Contre les rois, les princes
 g que en Egypte avait apointés mon père, pour massacre, pillage **et** prise de l'Egypte,
 h il vint.
 i Contre eux il entra **et** habita dans Memphis, ville
 j que mon père avait capturée **et** au territoire d'Assur avait ajoutée.
 k Un courrier rapide dedans Ninive vint **et** m'informa.

C'est une prose complexe, avec de nombreuses relatives qui permettent de rappeler des événements antérieurs. Les coordonnants sont nombreux, mais pas systématiques en tête de phrase. Le *-ma* apparaît entre deux verbes de même sujet qu'il réunit (un complément les sépare en ligne j) ; le *u* apparaît soit entre deux noms (lignes a, b, d²), soit (début de ligne d) avant le démonstratif qui ramène *Tarqû* après une longue relative. Le vrai coordonnant est *u*, car comme dans l'extrait précédent *-ma* signifie le plus souvent "et donc, en conséquence". Les deux morphèmes sont en distribution complémentaire, de sorte qu'il est possible de n'en utiliser qu'un seul dans tous les cas : c'est ce que fait l'hébreu.

hébreu

La coordination de l'hébreu biblique est célèbre chez les linguistes pour son implication directe en syntaxe, sous le nom (vieilli) de "waw conversif" ou (plus récent) de "waw consécutif". De nombreux articles et même des livres complets ont été écrits sur la question⁴⁶, de sorte qu'il paraît présomptueux de la réduire à quelques pages, mais nous nous tiendrons à la perspective adoptée dans cet article.

⁴⁵ Il existe plusieurs éditions et traductions de ce texte célèbre. Nous nous sommes servi des translittération et traduction "populaires" de D. G. Lyon, réimprimé en 1998, mais avons collationné avec la copie Langdon-Lau 1903. Les deux ouvrages comportent des lexiques.

⁴⁶ Voir Smith 1991, qui donne une histoire du sujet avec bibliographie.

L'hébreu biblique, comme l'arabe, oppose deux morphologies verbales, l'une qui préfixe les indices personnels, l'autre qui les suffixe ; la conjugaison préfixée est dite "imparfait", "infectif" ou "inaccompli", la conjugaison suffixée est dite "parfait", "perfectif" ou "accompli" ; cette description aspectuelle a de bons et de mauvais côtés. La conjugaison suffixée utilise des indices personnels presque identiques aux possessifs du nom, et il s'agissait à date plus ancienne d'un prédicat nominal, un nom verbal possessivé.

Cette opposition aspectuelle, valide pour l'arabe littéraire ou l'araméen ancien, ne l'est pas pour l'hébreu biblique qui dans un récit procède par sections syntaxiques, analogues à des paragraphes ou à des unités de récit, où le premier verbe est à l'accompli mais où les suivants lui sont coordonnés par *we-* et à l'inaccompli. Inversement, lorsqu'une section entière est à l'inaccompli, le premier verbe seul est à la conjugaison préfixée tandis que les suivants, coordonnés par *wa-*, sont à la conjugaison suffixée. C'est cet effet alternatif qui explique le nom ancien de "waw conversif". Par ailleurs, le *we-* possède un emploi ordinaire liant par exemple deux noms. Cet emploi ordinaire répond au *u-* akkadien, tandis que l'emploi "consécutif" répond au *-ma* akkadien.

Voici un exemple typique de récit⁴⁷ (Juges 19: 1-3a) :

va-yehî ba-yamîm ha-hèm û-mélék êin be-yiśrâël,

va-yehî îš lèvî gar be-yarketêi har-éfrayim

va-yiqqax-lô iššâh filégês mi-bêit léxém yehûdâh.

va-tiznéh 'âlâiv pîlagš-ô

va-tèlék mè-ittô él-bêit âvî-hâ él-bêit léxém yehûdâ

va-tehî-šâm yâmîm arbâ'âh xodâšîm.

va-yâqâm îš-âh

va-yèlék axaréi-hâ le-dabbèr 'al-libb-âh la-hašîv-âv

et il fut dans ces jours et il n'y avait pas de roi en Israel

et il fut un Lévi étranger aux parages des monts d'Efraïm

et il prit pour lui une seconde femme de Bet Lehem de Juda

et sa seconde femme le trompa

et elle alla loin de lui à la maison de son père à Bet Lehem de Juda

et elle fut là des jours quatre mois

et son homme se leva

et il alla après elle pour parler à son cœur pour qu'elle lui revienne.

On voit que chaque énoncé commence par un coordonnant, sans exception ; et que chaque verbe en tête d'énoncé est à la conjugaison préfixée, dont l'indice pour la 3^e personne est *y-* au masc. et *t-* au féminin. Même le premier énoncé suit ce modèle.

C'est un cas poussé à fond de ce que nos exemples français ou anglais illustraient plus haut : la mise en prose, en privant la narration du rythme conducteur de la prosodie ancienne, impose des coordonnants partout en début d'énoncé - du moins aussi longtemps qu'il s'agit de la même unité de récit ou, pour être plus clair, du même récit.

L'inversion aspectuelle, quant à elle, s'explique du fait que la coordination n'est pas tant une coordination (au sens où elle réunirait dans une unité nouvelle de même rang les éléments qu'elle associe) qu'une consécution. Ces événements du récit ne se terminent pas chacun abruptement : chaque événement procède du précédent, dont il est l'issue. L'imperfectif s'explique non pas du fait que l'événement qu'il dénote est ou non achevé en lui-même, mais du fait qu'il s'insère dans une série : c'est un imperfectif narratif.

⁴⁷ Pour l'hébreu, notre translittération vise à la simplicité. Consonnes : l'alef n'est pas noté, le 'ain l'est par l'apostrophe, tsadé est "c" ; pour le bagadkepat, nous ne distinguons que p/f et b/v. Voyelles : les très-courtes sont notées comme les courtes, les circonflexes notent les voyelles avec matres lectionis sauf qamec "â". Le shewa, si nécessaire, est noté "e". Le texte de référence est l'édition de Stuttgart.

Cette explication rencontre cependant deux obstacles : la conversion inverse (l'aspect imperfectif traité à la conjugaison consécutive suffixée) et l'absence de syntaxe consécutive en araméen à la même époque. En outre, en hébreu même, il faut tenir compte des énoncés qui ne sont pas conversifs du fait que le verbe n'est pas en tête ou que le prédicat est nominal, deux cas assez fréquents. Le premier se rencontre notamment quand le patient est focalisé, par exemple (Exode 34:13) :

kī ét-mizbexot-âm ti-tocûn car leurs autels vous [les] renverserez
ve-ét-macèvot-âm te-šabbèrûn et leurs stèles vous [les] briserez
ve-ét-ašèrâi-v ti-krotûn et ses arbres sacrés vous [les] abattrez

Les verbes sont en fin d'énoncé à la conjugaison préfixée (*t-* pour la 2e pers.) quoique les énoncés soient systématiquement coordonnés par *ve-* ; c'est que seuls les verbes qui portent eux-mêmes le préfixe consécutif sont aspectuellement "inverses". On voit par là que le *ve-* proclitique est, dans le cas des verbes de récit, devenu véritablement un préverbe, et fait avec le verbe une unité nouvelle.

Pour examiner le premier obstacle, voici un exemple de conversion inverse : la section est imperfective pour le sens mais pour la forme les verbes sont à la conjugaison consécutive suffixée (Exode 33: 21-22) :

hinnèh maqôm itti "voici une place avec moi
ve-nicav-tâ 'al-ha-cûr et tu resteras sur le rocher
ve-hâyâh ba-'avor kvod-î et ma gloire sera en passage
ve-šam-tî-kâ be-niqrat ha-cûr et je te cacherai dans un creux du rocher
ve-sakko-tî kapp-î 'âlêi-kâ 'ad 'obr-î et je tendrai ma paume sur toi jusqu'à mon passage
va-hasiro-tî ét-kapp-î et je retirerai ma paume
ve-râi-tâ ét-axorâ-i et tu verras l'arrière de moi
û-pâna-i lô yè-râû et ma face ne sera pas vue"

On peut vérifier que, sauf pour le premier énoncé qui est nominal et le dernier où le verbe est à la fin (*ve-râû*, conj. préfixée), la conjugaison est suffixale (*-tî* pour "je", *-tâ* pour "tu").

Une autre solution est difficile à concevoir, si l'on admet pour fondement syntaxique de ces sections de prose que le coordonnant est répété au début de chaque énoncé⁴⁸. Car si dans un segment narratif imperfectif (comme ci-dessus) on employait la conjugaison préfixée, on se retrouverait dans une situation formellement identique à l'autre, où le coordonnant suivi de l'imperfectif désigne une section perfective ! L'emploi du temps conversif dans un sens implique l'emploi de l'autre dans l'autre.

	verbe non consécutif	verbe consécutif
section à sens perfectif	conj. suffixée	coord. + conj. préfixée
section à sens imperfectif	conj. préfixée	coord. + conj. suffixée

Toutefois, si l'on peut comprendre que la prose hébraïque ancienne, en écrasant la distinction que l'akkadien faisait entre sa coordination ordinaire *u-* et son joncteur prédicatif *-ma*, en utilisant partout *ve-* ~ *va-*, ait dû pourtant continuer à distinguer une syntaxe prédicative de récit ("conversive") et le simple coordonnant (non conversif), il reste que - si l'on excepte quelques rares occurrences dans des parlers de la même région - c'est un cas passablement isolé : les parlers araméens notoirement, même anciens, ne connaissent rien de

⁴⁸ On objecte souvent que le coordonnant devant conj. préfixée est *va-*, et qu'on trouve des formes verbales non conversives avec *ve-* (et non *va-*) devant conj. préfixée. En effet, devant Imperf., la différence entre *ve-* et *va-* est fonctionnelle (cf. Blake 1951: 45, § 27) : *va-* est narratif tandis que *ve-* est consécutif "de sorte que" ou final "pour que". Cette dernière construction est logique quand on coordonne des imperfectifs (un événement aboutit à l'autre, qui en retour dépend du premier), et il est donc utile d'avoir une forme distincte en *va-* pour débrider cette implication et rentrer dans une simple succession événementielle. Le raisonnement appliqué dans les phrases qui suivent cette note reste donc valide.

tel. On peut l'observer en comparant par exemple le texte de Exode 34:28 avec sa traduction classique en araméen (I^{er} siècle EC) :

<i>va-yehî šâm 'im-yehovâh arbâ'im yôm ve-arbâ'im layelâh</i>	hébreu
<i>va-havah tammân qodâm yeyâ arbe'in yemâmîn ve-arbe'in lèilâvân</i>	araméen
et il fut là avec Yehova quarante jours et quarante nuits	
<i>léxém lô akal û-mayim lô šâtâh</i>	hébreu
<i>laxm-â lâ akal û-may-yâ lâ štèi</i>	araméen
pain ne mangea et eau ne but	
<i>va-yiktov 'al ha-luxot èt divrèi ha-berît 'asérèt ha-devârîm</i>	hébreu
<i>û-ktav 'al lûx-ayyâ yât pitgâmèi qeyâm-â, 'asrâ pitgâmîn</i>	araméen
et il écrivit sur les tables les paroles du contrat, dix paroles	

La traduction araméenne reprend les coordonnants, mais pas la conversion de conjugaison : la conj. préfixée en hébreu correspond à la suffixée en araméen : héb. *y-ehî* devant aram. *havah*, héb. *yi-ktov* devant aram. *ktav*. L'araméen emploie certes le coordonnant *ve-* devant chaque nouvel énoncé, comme dans toute prose, mais il ne donne pas d'implication aspectuelle à cette syntaxe de texte.

C'est aussi que l'araméen ne distingue pas *va-* et *ve-* comme le fait l'hébreu devant conjugaison préfixée. L'araméen a non seulement traité identiquement le *u-* et le *-ma* de la tradition akkadienne, mais il est indifférent à la différence fonctionnelle : il n'existe pas de sections syntaxiques de récit en araméen. En d'autres termes, la tradition hébraïque est historiquement et culturellement beaucoup plus dépendante de la Babylonie que ne l'étaient les traditions araméennes : elle représentait, avant de s'en défaire au contact de l'araméen dont l'influence allait croissant, une tradition certes ouest-sémitique, mais profondément liée aux régions culturelles des grandes vallées. A vrai dire, les mythes célèbres au début de la Bible suffisent à le montrer, puisqu'ils sont tous d'origine akkadienne et que leur lexique est parfois emprunté aux langues de cette région (*éden* par exemple est un mot sumérien), mais il est intéressant de constater que c'est vrai aussi du point de vue grammatical et syntaxique - et c'est en effet ce dont témoigne la syntaxe particulière de la coordination.

conclusion

En hébreu comme en araméen, les œuvres en prose utilisent systématiquement le coordonnant en début d'énoncé - comme nous l'avons vu faire en français ou anglais médiéval. Que l'hébreu emploie une morpho-syntaxe complexe et pas l'araméen ne change rien à ce fait fondamental : la démultiplication des coordinations est liée à la syntaxe de la prose.

Le contraste en prose et vers, ou entre prosodie libre et prosodie contrainte, est difficile à mettre en évidence en hébreu ou en araméen, langues qui, lorsqu'elles apparaissent dans les document au début du Ier millénaire AEC, vivent déjà dans ou aux abords de régions culturelles où la prose est pratiquée. La comparaison des textes en akkadiens, plus anciens, vérifie notre hypothèse : à date ancienne ils sont en vers, et les coordonnants peu fréquents ; plus tard en prose avec des coordonnants lus nombreux et plus strictement différenciés.

7. Raréfaction ultérieure des coordonnants de phrase

Le caractère systématique des coordonnants en début de phrase est un signe sûr d'une prose en formation. Mais la prose française, anglaise, ou hébraïque, n'ont pas conservé ce profil syntaxique si particulier : comment et quand l'ont-elles perdu dans les textes, aux dépends de la fréquence des coordinations ?

Nous disons bien *dans les textes*, car dans la pratique orale on peut douter que ces coordonnants itératifs aient jamais réellement disparu, sauf dans les récits soignés ou quand à la coordination ancienne se substituent des joncteurs plus lourds comme *et alors, alors, et puis alors, et puis* etc. Ou, plus intéressant mais plus localisé, l'emploi du *que* d'énoncé comme en gascon.

Ce que nous examinons maintenant, ce n'est donc pas l'usage oral réel, mais l'usage littéraire en prose, qui dans tous les cas se débarrasse plus ou moins vite de ces coordonnants textuels.

Nous allons nous limiter à trois domaines culturels qui permettent d'illustrer cette raréfaction : le français, le grec ancien, et l'hébreu.

en français

Nous avons vu sur l'exemple de la *Queste del saint Graal* que le rôle nouveau d'enclencheur de proposition était dévolu aux *et* d'abord, aux *mes* "mais" ensuite. En effet, pour élaborer sur la concaténation répétitive trois solutions se présentaient d'abord : la phrase longue (la "période" des orateurs), la diversification des coordonnants, et l'asyndète. Cette troisième solution, qui consiste à se passer tout-à-fait de coordination, est d'abord rare, tandis que les deux autres se mettent en place de bonne heure.

Voici un premier exemple, du milieu du XIII^e siècle, emprunté au cycle du graal en prose⁴⁹. Les verbes sont soulignés, et nous sommes allés à la ligne à chaque fois qu'on revient à une proposition non subordonnée d'une précédente.

Et tant demoura cil arbres en tel maniere que li siecles fut mout creüs et multepliés.

Si le tenoient tot en grant honour et en grant reverence, tout li oir qui d'Adam et d'Evain estoient descendu;

et molt l'oneroient tout et toutes;

et contoient tout adès d'oir en oir li un as autres comment Eve la premiere mere l'avoit planté et pour coi et en quel maniere.

Et disoient encore que ce estoit ausi comme tesmoing prouvé qu'il revenroient encore en lor iretage premier boneürous dont la premiere mere les en avoit jetés.

Et pour l'esperance qu'il avoit del recouvrer lor boneürté et lor droit iretage, dont li anemis les avoit jetés par son mal decevement et par son fol agait, venoient il a cel arbre quant ils estoient en aucune mesestance et en aucun dehait;

il i prenoient confort de lor mesaise

et ce faisoient li plus sage;

et dont il apelerent puis tous jours cel arbre Arbre de Vie et de Confort.

Et cet arbre se maintint aussi longtemps que le monde s'accrut et se multiplia.

Ainsi le tenaient en grand honneur et grand respect tous les héritiers qui étaient descendus d'Adam et d'Eve;

et tous et toutes l'honoraient beaucoup;

et racontaient aussitôt d'héritier en héritier les uns aux autres comment Eve la première mère l'avait planté et pourquoi et de quelle façon.

et ils disaient en outre que c'était aussi un témoignage certain qu'ils retrouveraient de nouveau leur bienheureux héritage d'avant, dont la première mère les avait écartés.

Et à cause de cet espoir qu'ils avaient de retrouver leur bonheur et leur juste héritage dont le diable les avait écartés par sa tromperie méchante et sa ruse insensée, ils venoient près de cet arbre quand ils avaient quelque difficulté ou quelque souci,

ils y trouvaient soulagement de leur malheur

et c'est ce que faisaient les plus sages,

⁴⁹ Poirion & Walter 2001: 261. Le passage cité fait partie du *Joseph d'Arimathie*, publié sur le manuscrit de Bonn et traduit par Gérard Gros, § 284. Nous donnons notre propre traduction.

et de là appelèrent-ils depuis, et toujours, cet arbre Arbre de Vie et de Soulagement.

Nous retrouvons ici la vitalité des *et* - mais le point intéressant est, trois lignes avant la fin, son absence dans *il i prenoient confort de lor mesaise*, qui n'est relié à la principale précédente *venoient il a cel arbre* d'aucune façon. Les phrases courtes sont encore les plus fréquentes, mais on ne peut pas douter des talents de l'auteur pour en élaborer de plus complexes.

Second exemple : nous sommes juste après 1400, Froissart reprend le texte de ses *Chroniques* de la Guerre de Cent Ans une dernière fois, et ce texte nous est conservé dpar un manuscrit de Rome⁵⁰. Il rédige à nouveau son prologue, dont voici le début :

Afin que les grans meruelles et li biau fait d'armes, liquel sont avenu par les gerres de France et d'Engleterre et des roiaulmes vosins, conjoins et ahers⁵¹ avoecques euls, dont li roi sont cause, soient notablement registré, et ou temps present et a venir, veu et congneu, je Jehans Froissars, tresoriers et chanonnes de Chimay, me voel ensonniier de metre en prose et ordonner selonch la vraie information que je ay eu des vaillans hommes, chevaliers et esquiers qui les dittes armes ont aidiet a acroistre; et ausi par auquns rois d'armes nommés hiraus et lors marescaus, qui par droit sont et doivent ester justre inquisiteur et rapporteur de tels besongnes.

C'est une seule phrase : même le *et* après le point-virgule de l'éditeur (*et aussi par auquns*) n'établit pas de nouvelle phrase puisqu'il poursuit *vraie information que je ay eu des vaillans hommes*. Ce type de phrase n'est nullement caractéristique d'un début de livre, et n'a pas d'emphase particulière ; on en trouverait de très nombreux exemples de même mouture. Ce n'est d'ailleurs pas un trait français. Il suffit de lire la première phrase du *Decameron* de Boccace (ou la suite) pour constater que la phrase longue répond non pas à une mode locale, mais est une véritable époque de l'esthétique littéraire. La cause en est transparente : si l'on ôte les coordinations qui - a posteriori - paraissent autant de béquilles du discours dans les textes anciens, soit on obtient des asyndètes, soit on compose ses phrases.

Troisième et dernier exemple. Nous sommes dans les années 1580 et Brantôme raconte⁵² le mariage tardif de Marguerite (1523-1574), fille de François I^{er}. Seule la phrase la plus longue est traduite en note.

Elle heust le cœur grand et haut.

Le Roy Henry la voulust une fois maryer à feu Monsieur de Vandosme premier Prince du sang; mais elle fist responce qu'elle n'espouseroit jamais le subject du Roy son frere.

Voilà pourquoi elle demeura si long-temps à prendre party, jusques à ce que, par la Paix faicte entre les deux Roys chrestien et catholique, elle fut mariée aveq' Monsieur de Savoye, auquel elle aspiroit il y avoit longtemps, dès le Roy François, et dès lors que le Pape Paul tiers et le Roy François se virent à Nice, que la Reyne de Navarre alla voir, par le commandement du Roy, feu Monsieur de Savoye le pere au chasteau de Nice, et y mena madame Marguerite sa niepce, qui fut trouvée fort agreable de Monsieur de Savoye, et fort propre pour son filz⁵³; mais cela traisna par le moyen de la guerre jusques à ceste grand' Paix, que ce mariage se fist et se consumma, et cousta bon à la France; car, de tout ce qu'on avoit conquis et gardé en Piedmont et Savoye l'espace de trente ans, fallust qu'il se rendist en une heure :

⁵⁰ Froissart 1972: 35. Il est intéressant de comparer avec d'autres versions du prologue, par exemple celle du manuscrit d'Amiens, aussi publié par Diller dans la même collection.

⁵¹ "alliés".

⁵² Brantôme 1991: 185-186.

⁵³ Trad. "Voilà pourquoi elle resta si longtemps sans se marier, jusqu'à ce que, la paix étant faite entre les deux rois chrétiens et catholiques, elle fût mariée avec monsieur de Savoie qu'elle souhaitait depuis longtemps, depuis le roi François, et depuis que le pape Paul III et le roi François se rencontrèrent à Nice, quand par l'ordre du roi la reine de Navarre alla rendre visite à monsieur de Savoie le père, mort depuis, au château de Nice, et qu'elle emmena avec elle madame Marguerite sa nièce, que monsieur de Savoie trouva très agréable et très convenable pour son fils."

*tant le Roy Henry desiroit la paix et aymoît sa sœur, qui ne vouleut rien espargner pour la bien colloquer;
mais pourtant la plus grand' part de la France et de Piedmont en murmuroient, et disoyent que c'estoit ung peu trop.*

Nous avons essayé de suivre la même méthode que pour présenter les extraits précédents : aller à la ligne à chaque nouvelle phrase, afin de mettre en évidence les coordinations. Mais ici - et c'est sans doute par cette aporie que nous devrions définir la prose récente - cette présentation n'est plus fonctionnelle, d'abord parce que les asyndètes (voyez le premier énoncé, et le second) sont fréquentes et qu'inversement les coordonnants anciens (voyez le *tant le roi Henry*, qui dépend étroitement de ce qui précède, ce que les ":" de l'éditeur admettent) ne signalent pas nécessairement une principale nouvelle, mais surtout sans doute parce que le fait décisif est ailleurs : dans les phrases d'une complexité qui est devenue bien effrayante aujourd'hui, comme celle qui commence ingénument par *Voilà pourquoi*. De toute évidence, la plastique du récit n'a plus guère en commun avec la première prose médiévale.

grec ancien

Déjà⁵⁴ dans Hérodote nous trouvons des asyndètes, à vrai dire surtout lorsqu'il énumère, comme dans sa description des singularités des Egyptiens⁵⁵ (II, 35) :

En toisi hai men gunaikēs agorazousi kai kapēleousi, hoi de andres kat' oikous eontes huphainousi.

Huphainousi de hoi men alloi anō tēn krokēn ōtheontes, Aiguptioi de katō.

Ta akhthea hoi men andres epi tōn kephalēōn phoreousi, hai de gunaikēs epi tōn ōmōn.

Oureousi hai men gunaikēs orthai, hoi de andres katēmenoī.

Eumareiēi khreōntai en toisi oikoisi, esthiousi de exō en tēisi odoisi...

Chez eux les femmes font les courses et le petit commerce, les hommes sont à la maison et tissent.

Et les gens d'habitude tissent en poussant la trame en haut, les Egyptiens en bas.

Les hommes portent les fardeaux sur la tête, les femmes portent sur les épaules.

Les femmes urinent debout, les hommes assis.

Ils font leurs besoins dans la maison, mangent dehors dans la rue.

Nous n'avons pas traduit (sinon par la virgule) les couples *men...de* qui organisent chacun des énoncés; le seul coordonnant vrai est le *de* (*huphainousi de*) de la 2^e ligne.

Mais la coordination est bien en place dans d'autres passages, d'une tonalité nettement narrative, comme dans ce passage (III, 10) :

En de tō Pēlousiō kaleomenōi stomati tou Neilou estratopedueto Psammēnitos ho Amasios pais, hupomenōn Kambusēn.

Amasin gar ou katelabe zōonta Kambusēs elāsas ep' Aigupton

alla basileusas ho Amasis tessera kai tesserakonta etea apethane, en toisi ouden hoi mega anarsion prēgma sunēneikhthē ;

apothanōn de kai tarikheutheis etaphē en tēisi taphēisi tēisi en tōi hirōi, tas autos oikodomēsato.

Et dans cette bouche du Nil dite pélusienne campait Psamménite fils d'Amasios, attendant Cambyse.

Amasis **en effet**, Cambyse ne l'a pas pris vivant quand il assaillit l'Égypte,

mais cet Amasis mourut ayant régné quarante-quatre années, pendant lesquelles aucun événement vraiment hors normes ne lui arriva ;

puis mort et embaumé il fut enterré dans ces tombeaux, ceux du sanctuaire, qu'il avait faits bâtir.

⁵⁴ Notre translittération est "ê" pour l'êta, "ô" pour l'ômega, et ne note ni les iotas souscrits ni les accents ; l'esprit rude est rendu par "h".

⁵⁵ Texte établi et publié par Ph.-E. Legrand, Ed. Belles Lettres.

Comme nous l'avons vu au début de cet article, *de* domine encore l'organisation syntaxique, tandis que *kai* est encore relégué à la coordination immédiate de deux éléments secondaires, comme ici *tessera kai tesserakonta* "quatre et quarante" ou *apothanôn kai tarikheutheis* "mort et embaumé". Apparaissent *gar* et *alla* qui font les beaux jours de la prose grecque de grande époque.

Cinq siècles plus tard, sous la plume de Plutarque (v. 46 - v. 126), la structure générale apparente n'a pas beaucoup changé du point de vue qui nous concerne. Voici un extrait⁵⁶ de sa *Vie de Solon* ; les coordinations sont en gras, et tous les verboïdes (verbes conjugués, participes, infinitifs) sont soulignés pour aider à suivre le fil de la phrase :

Sustêsamenos de tèn en Areiôi pagôi boulên ek tôn kat' eniauton arkhontôn, hês dia to arxai kai autos meteikhen, eti d' orôn ton dêmon oidounta kai thrasunomenon têi tôn khreôn aphesei, deuteran proskateneime boulên, apo phulês hekastês (tessarôn ousôn) hekaton andras epilexamenos, hous probouleuein etaxe tou dêmou kai mêden ean aprobouleuton eis ekklêsian eispheresthai.

Tèn d' anô boulên episkopon pantôn kai phulaka tôn nomôn ekathisen, oiomenos epi dusi boulais hôsper ankourais hormousan hêtton en salôi tèn polin esesthai kai mallon atremounta ton dêmon parexein.

Hoi men oun pleistoi tèn ex Areiou pagou boulên, hôsper eirêtai, Solôna sustêsasthai phasi ; kai marturein autois dokei malista to mêdamou ton Drakonta legein mêd' onomazein Areopagitas, alla tois ephetais aei dialegesthai peri tôn phonikôn.

Et ayant institué le conseil sur l'Areopage avec les archontes annuels, dont lui-même fit partie à cause de son l'archontat, **et puis voyant** le peuple audacieux **et insolent** du fait de la remise des dettes, il installa un second conseil, choisissant de chaque tribu (il y en avait quatre) cent hommes, qu'il chargea (*etaxe*) d'examiner avant (*probouleuein*) le peuple **et** de ne rien transmettre (*eispheresthai*) à l'assemblée qui n'ait été déjà examiné.

Et il établit (*ekathisen*) le conseil d'en haut surveillant de tout **et** gardien des lois, pensant que sur ses deux conseils comme attachée sur deux ancras la ville serait moins exposée aux tempêtes **et** qu'il rendrait le peuple plus calme.

D'un côté en effet la plupart disent (*phasi*) que le conseil de l'Areopage c'est Solon qui l'institua, comme il a été dit,

et semble surtout témoigner (*marturein*) pour eux le fait que nulle part Dracon ne cite ni ne nomme les aréopagites, **mais** qu'il réfère aux éphètes pour les affaires de meurtre.

Les différences majeures entre ce texte et celui d'Hérodote sont d'une part que les phrases sont en moyenne sensiblement plus longues, ce qui provoque une diminution relative sensible des *de* de liaison entre phrase ; d'autre part qu'en ce rôle traditionnel *de* est concurrencé par d'autres mots, dont *kai* lui-même comme au début de la dernière phrase *kai marturein autois dokei...* Il n'est pas difficile de voir que dans cet extrait, on compte 3 *de*, 1 *men* et 6 *kai*, grand gagnant de cette transformation d'apparence discrète, comme nous le savions déjà.

Mais *kai* ne domine pas en tête de phrase, où il conserve une position très ordinaire ; s'il est devenu tellement plus fréquent que *de*, ce n'est pas tant parce qu'il aurait pris sa place, que parce que *de* a abandonné la sienne au profit d'une syntaxe désormais plus complexe.

Notre dernier exemple grec est tiré d'une lettre⁵⁷ que Grégoire de Naziance écrit à son ami Basile (un autre futur saint) en 361. Grégoire énumère leurs activités communes d'autrefois, de l'empressement pour la vertu au bois à couper et à l'arrosage du potager,

Tis de tèn platanon tèn khrusên kai tês Xerxou timiôteran, huph' hê mê basileus ekathezeto tethrummenos alla monastês tetrûkhômenos, hên egô ephuteusa, Apollôs epotisen, hê sê timiotês, all' ho Theos êuxêsen eis timên hêmeteran, hina hupommêma sôzêtai par' humin tês hêmeteras philoponias, hôsper en tê kibôtê legetai kai pisteuetai hê rhabdos Aarôn hê blastêsasa.

Tauta euxasthai men rhaston, labein de ou rhadion.

⁵⁶ Plutarque *Vie de Solon*, § 19: 1-3. Ed. Flacelière, Belles-Lettres, p. 31-32.

⁵⁷ *Lettres* de saint Grégoire de Naziance, éd. de Paul Gallay, tome 1, lettre 6. Belles-Lettres, 1964.

Alla moi kai pareso kai sumpnei kai sunergazou tèn aretèn, kai hèn pote sunelexamen ôpheleian suntèrei dia tòn proseukhôn, hina mê kata mikron hôsper skia luthômen, klinousês hêmeras.

Hôs egôge se pneô mallon ê ton aera,

kai touto zô monon, ho meta sou ginomai, ê parôn, ê apôn tois indalmasi.

Et qui (me rendra) ce platane d'or et plus précieux que celui de Xerxès sous lequel s'asseyait non pas un roi débauché mais un moine épuisé, (platane) que j'ai planté moi-même, qu'Apollôs a arrosé - ton Excellence - mais que Dieu a fait croître pour notre récompense afin qu'un souvenir soit sauvé, chez vous, de la peine que nous avons prise, tout comme dans l'arche, dit-on et croit-on, le bâton fleuri d'Aaron.

Souhaiter tout cela est très facile, l'obtenir ne l'est pas.

Mais et assiste-moi **et** partage mon espoir **et** mon effort de vertu, **et** ce profit que nous avons autrefois assemblé, conserve-le par tes prières afin que nous ne dispariassions pas peu à peu comme une ombre dans le jour qui tombe.

Puisque moi, c'est toi que je respire, plus que l'air,

et je ne vis que ce que je suis avec toi, que tu sois présent ou absent, dans l'image du souvenir.

Un seul *de* et six *kai*, ces derniers montrant parfaitement comment on passe de l'emploi traditionnel, qui est d'unir deux termes proches de statut identique (*kai pareso kai sumpnei kai sunergazou*) à un emploi qui amène une proposition entière dans le même fil (*kai hèn pote* et plus loin *kai touto zô monon...*). On ne peut certainement pas incriminer l'inculture de l'auteur, qui était au contraire un fin lettré, ni son caractère provincial (il était de Cappadoce) puisque les événements qu'il évoque renvoient à la période où il étudiait avec Basile à Athènes. Est-ce le style épistolaire ? Oui, en un sens, mais si le courrier permet au style d'époque de se laisser voir, on voit aussi transparaître toute la verve rhétorique et les réserves d'érudition de l'auteur, jusque dans les détails.

Pourtant - et c'est l'avantage des études de syntaxe -, même quand l'auteur se prend au grand style (et nous n'avons guère conservé, et encore moins publié, la langue de tous les jours), ou même comme ici ou dans les romans de l'époque il se prend à mimer de bonne foi un parler familier tout en notant soigneusement ses iotas souscrits, il ne peut pas tout-à-fait plier sa syntaxe hors des usages du temps. Il peut surveiller son lexique, même utiliser des vieilleries morphologiques par souci archaisant, mais l'élan de la phrase, le temps de la tourner, le souci de la suivante ou le pointillé des évocations réfléchies, tout cela transparaît malgré lui. C'est pourquoi la *koinê* grecque, cette langue semi-normée de la Méditerranée orientale dès après Alexandre, aussi stéréotypée qu'on l'ait voulue pour des raisons d'état, de commerce ou de bel canto, reste traversée de profonds remaniements, dont celui que nous évoquons ici.

hébreu

Dans le corpus biblique, on a l'habitude de distinguer la littérature pré-exilique (celle qui est attribuée à l'époque qui précède les déportations vers la Mésopotamie consécutives aux victoires babyloniennes, à Karkemich en 605, à Jérusalem en 597 et 587) et celle qui suit le retour (édit de Cyrus, 538). De nombreux débats ont eu lieu sur le statut de l'hébreu après ce retour : était-ce encore une langue vivante ? Ce débat⁵⁸ visait aussi a fortiori le statut de l'hébreu utilisé par les rédacteurs du corpus juridique et moral de la Michna, entre I^{er} siècle AEC et II^e siècle EC. La plupart des savants sont d'accord pour dire que la langue de Jésus était l'araméen, qui était la langue générale de communication dans l'empire perse, puis dans son administration et sa diplomatie. Il est certain que les soixante ans d'exil en Babylonie ont modifié les structures sociales des multiples communautés déportées d'un bout à l'autre de l'empire, et il est vraisemblable que l'hébreu est devenu pendant quelques siècles une langue minoritaire au sein même des communautés qui le parlaient auparavant - avant de n'être plus

⁵⁸ Voir la description minutieuse mais claire des arguments dans Hadas-Lebel 1995: 131 sqq.

qu'une langue savante. Hébreu et araméen sont des langues très proches l'une de l'autre, et les emprunts ont été nombreux : pendant plusieurs générations l'expression dans les deux langues a dû ressembler davantage à une diglossie qu'à un bilinguisme affirmé - et c'est ce dont témoigne en particulier le Talmud de Babylone, où les deux langues se complètent étonnamment.

Nous avons vu plus haut qu'une différence majeure, à date ancienne, entre hébreu et araméen est que l'hébreu pratique une coordination "conversive" sur les verbes, mais pas l'araméen ; il existe une autre différence immédiate : l'article en hébreu est avant le nom, après le nom en araméen ; "le nom" se dit *hâ-šèm* en hébreu, *šem-â* en araméen. Mais, dans l'une et l'autre langue, le phénomène essentiel à l'époque romaine est l'invention du temps présent : l'opposition des deux conjugaisons, la préfixée et la suffixée, se voit (est-ce l'influence grecque ?) transformée par l'emploi massif du participe présent prédicatif qui s'insère comme un coin entre elles deux. L'aboutissement est une grammaire tri-partite du temps : la conjugaison préfixée pour le futur, le participe pour le présent, la suffixée pour le passé. Cette formulation a mis longtemps à s'installer, et il est curieux de constater dans l'*Apocalypse* (1: 8), dans la formule triptote qu'on traduit par "(celui) qui est, qui était et qui vient" (Grosjean), le texte grec dit en réalité *ho ôn kai ho ên kai ho erkhomenos* "le étant et le était et le venant" : le grec dit le présent avec le participe *ôn* alors qu'il utilise le verbe conjugué pour le passé, et de nouveau le participe pour le futur - tout cela n'a rien de grec, et le présent participial est un calque de l'araméen ou de l'hébreu.

Cette installation du participe présent comme prédicat normal était le corollaire de l'effacement du système conversif auquel on assiste en effet en lisant les livres post-exiliques, quand ils sont encore en hébreu. Un texte remarquable de cette époque, attribué au III^e siècle AEC, est *Qohélet* (l'*Ecclesiaste*), dont nous donnons un court extrait (9: 4-6) :

kî-mî ašér yevuxar él kol-ha-xayîm yèš biššâxôn

kî-l-kélév xai hû tôv min-hâ-aryèh ha-mèt.

car celui qui est uni à tous les vivants, il y a espoir

car pour chien vivant, c'est mieux que le lion mort

kî ha-xayîm yôd'im šé-yâmutû ve-ha-mètîm èin-âm yôd'im meûmâh

ve-èin-'ôd lâ-hèm sâkâr kî niškax zikr-âm.

car les vivants savent qu'ils mourront **et** les morts ne savent rien

et ils n'ont plus de rétribution **car** leur souvenir est oublié.

gam ahavat-âm gam šineât-âm gam qineât-âm kevâr âvâdâh

ve-xêlêq èin-lâ-hèm 'ôd le-'ôlâm be-kol ašér-na'aséh taxat ha-šaméš.

et leur amour **et** leur haine **et** leur jalousie désormais sont passés

et plus de part pour eux à jamais à tout ce qui se fait sous le soleil.

Bien sûr ce rythme ressemble à de la prosodie ancienne, avec ces balancements binaires ; mais ne nous y trompons pas : les conjonctions en tête d'énoncé (*kî* "car", *gam* "et aussi", *ve-* "et") montrent qu'il s'agit bien d'une écriture moderne utilisant des rythmes anciens. Dans l'énoncé "les vivants savent qu'ils mourront", "savent" *yôd'im* est une participle présent (pluriel) et "mourront" *yâmutû* est une conj. préfixée ; en revanche *âvâdâh* "sont passés" est une conj. suffixée ; il n'y a pas de forme conversive. La syntaxe ancienne a complètement disparu.

Voici maintenant un passage de michna, vers le II^e siècle EC. Le but du traité *Chabbat*, d'où vient l'extrait suivant (12: 3), est de détailler ce qu'il est interdit de faire pendant le jour chômé :

ha-kôtêv šetèi ôtyôt bèin b-îmîn-ô bèin b-îsmol-ô bèin mi-šèm éxâd bèin mi-šnèi šêmôt bèin mi-šnèi samemânîyôt be-kol lâšôn, xayav.

âmar rabbî yôsèi lo xîyevû štèi ôtyôt èllâ mi-šûm rôšém šé-kak háyû kôtvîn 'al qaršèi ha-miškân l-îda' èizô bén zûg-ô.

amar rabbî : mâcînû šêm qâţân mi-šêm gâdôl, šêm mi-šime'ôn û-mi-šemûèl, nax mi-nâxôr, dan mi-dânîèl, gad mi-gâdièl.

Celui qui écrit des caractères ou de la main droite ou de la gauche, ou d'un mot unique ou de deux mots, ou de deux couleurs, dans quelque langue que ce soit, il est coupable.

Rabbi Yosè a dit : ne sont coupables (ces) deux caractères que parce que (ce sont) des marques avec lesquelles on écrivait sur les planches du sanctuaire, pour distinguer l'une de l'autre.

Rabbi (Yehuda ha-Nassi) a dit : nous trouvons des petits noms dans des grands : *šêm* [nom] dans *Šime'ôn* et *Šemûèl*, *noax* [facile] dans *Nâxôr*, *dan* [don] dans *Dânîèl*, *gad* [destin] dans *Gâdièl*.

Le texte ne comporte aucune coordination, sinon les disjonctives *bèin* "ou bien" dans la première phrase. On notera en particulier qu'il n'y en a aucune en début d'énoncé : c'est une syntaxe de type récent, ou le sens de l'énoncé (et un certain nombre de conventions implicites) suppléent au corset de coordinations explicites des temps antérieurs.

8. conclusion générale

Résumons d'abord, sous une forme sans doute un peu péremptoire, mais utile, les différents points importants que nous croyons avoir décrits et documentés :

1/ la prose est un événement historique, et non pas une nature du discours ; elle se manifeste tard dans l'histoire des littératures (ou oratures) documentées, où que ce soit⁵⁹.

2/ l'émergence de la prose correspond à une profonde transformation syntaxique, dont un des traits les plus nets est le bouleversement fonctionnel des coordonnants : ils sont requis, pendant un temps, d'assurer les liaisons ou contrastes que la prosodie ne soutient plus.

3/ l'émergence de la prose n'est pas un fait biologique ou physique, ni une quelconque "étape dans le développement de l'humanité", mais un fait culturel : la prose apparaît, et disparaît. On le voit bien en étudiant plusieurs cas conjointement.

4/ La démultiplication des occurrences de coordonnants qui est typique de l'émergence de la prose a des caractères divers selon les cultures ; mais leur fonction commune (se substituer à la prosodie) explique la plupart des caractères communs dans des langues diverses.

5/ il arrive le plus souvent que ce brutal déploiement des coordinations se modifie ensuite, quand la prose s'est pour ainsi dire établie : elle fait alors sans eux, elle fait autrement.

Il nous semble pour finir qu'une idée plus générale doit être soulignée, qu'on peut formuler comme suit : les études de syntaxe historique, comme celles de phonologie historique et pour les mêmes raisons, donnent un bon aperçu sur l'histoire des langues : les faits principaux passent inaperçus à la plupart des locuteurs. Nous avons vu en effet que même les traditions respectueuses de la langue du passé, ou qui s'évertuent à en copier les formes, ne peuvent que rarement éviter les changements syntaxiques profonds, parce que le locuteur n'est en général pas conscient. On peut trouver un mot ancien et l'employer, préférer des "tournures" anciennes ou jugées telles, mais l'allure générale du discours n'est souvent sensible qu'à ceux qui en font un objet d'étude. C'est pourquoi les critères stylistiques intéressants sont souvent syntaxiques.

Les historiens des langues savent (cet argumentaire remonte aux botanistes du XVIIIe siècle) l'importance du "trait caché" qui, insoupçonné des locuteurs ou de leurs princes, traverse sans crise les révolutions des modes sociales, et dont l'examen permet d'atteindre une autre histoire. Généralement ce rôle est dévolu à la phonologie historique, parce que le

⁵⁹ Au pied de la lettre, cette formulation est abusive : il faudrait examiner tous les cas connus pour lesquels la documentation permet de suivre les faits sur une longue durée. Nous voulons dire que les cas étudiés concourent à la même conclusion, qui fait donc une hypothèse solide.

locuteur, dans la plupart des cas, est indifférent à l'analyse du mot en phonèmes puisque le phonème "n'a pas de sens". On voit qu'il en va de même pour l'histoire syntaxique - qui n'a pas "de sens" non plus. Pour le locuteur normalement constitué, le phonème est trop petit, et la syntaxe est trop grande.

François Jacquesson
Lacito - CNRS
août 2006

Ouvrages cités

le site "itineraria electronica" de l'université de Louvain : <http://pot-pourri.fltr.ucl.ac.be/itineraria>

le site "hodoi elektronikai" de l'université de Louvain : <http://mercure.fltr.ucl.ac.be/HODOI>

le site "The Charrette Project" : www.princeton.edu/~lancelot/

- Bede 1968. Bede. *A History of the English Church and People*, transl. by Leo Sherley-Price, rev. by R. E. Latham. London, Penguin, 1968, 364 p.
- Blake 1951. Frank J. Blake. *A Resurvey of Hebrew Tenses*. Roma, Pontificium Institutum Biblicum, 1951, 96 p.
- Brantôme 1991. Brantôme. *Recueil des Dames, poésies et tombeaux*, éd. de Etienne Vaucheret. Gallimard, "Pléiade", 1991, 1632 p.
- Dixon 1980. R. M. W. Dixon. *The Languages of Australia*. Cambridge University Press, 1980, 547 p.
- Ernout & Meillet 1939. Alfred Ernout et Antoine Meillet. *Dictionnaire étymologique de la langue latine*. Paris, Klincksieck, 1939, 1182 p.
- Froissart 1972. Froissart, Jehan. *Chroniques*. Ed. du manuscrit de Rome par George T. Diller. Genève, Droz, coll. Textes littéraires français", 1972, 1011 p.
- Grégoire de Naziance 1964. Saint Grégoire de Naziance. *Lettres*. I. Ed. de Paul Gallay. Paris, Belles-Lettres, 1964.
- Hadas-Lebel 1995. Mireille hadas-Lebel. *Histoire de la langue hébraïque. Des origines à l'époque de la Mishna*. Paris, Peeters, 1995, 199 p.
- Hagège 1982. Claude Hagège. *La Structure des Langues*. Paris, PUF, coll. "Que sais-je", 1982.
- Hérodote. *Histoires*, II. Ed. de Ph.-E. Legrand. Paris, Belles-Lettres, 1972.
- Humbert 1972. Jean Humbert. *Syntaxe grecque*. 3e éd. Paris, Klincksieck, 1972, 470 p.
- Mabert & Millard 1969. W. G. Lambert and A. R. Millard. *Atra-Hasis. The Babylonian story of the flood*. Oxford, Clarendon Press, 1969, 12+198+11 p.
- Langdon 1903. Stephen Langdon (ed.) *The Annals of Ashurbanapal*. Autographed text by R. J. Lau, with a glossary in English and German and brief notes by St. Langdon. Leiden, Brill, 1903, 63+45 p.
- Langdon 1932. Stephen Langdon. *The Legend of Etana and the Eagle*. Paris, Geuthner, 1932, 56 p. et 14 pl.
- Lipinski 2001. Edward Lipinski. *Semitic Languages. Outline of a Comparative Grammar*. 2nd ed. Louvain, Peeters (coll. Orientalia Lovaniensia Analecta), 2001, 780 p.
- Lyon 1998. D. G. Lyon. *Beginner's Assyrian* (reed.). New York, Hippocrene, 1998, 138 p.
- Malbran-Labat 2001. Florence Malbran-Labat. *Manuel de langue akkadienne*. Louvain, Peeters (Publ. de l'Inst. orientaliste de Louvain), 2001, 407 p.
- Meillet 1907. Antoine Meillet. *Introduction à l'Etude comparative des Langues indo-européennes*. 2e éd.
- Mossé 1945. Fernand Mossé. *Manuel de l'anglais du Moyen Age, I Vieil-anglais*. Paris, Aubier-Montaigne, 1945, 2 vols.
- Niedermann 1953. Max Niedermann. *Phonétique historique du latin*. 4e éd. Paris, Klincksieck, 1953, 208 p.
- Plutarque 1968. Plutarque. *Vies*. II. Ed. de Robert Flacelière, E. Chambry et M. Jumeaux. Paris, Belles-Lettres, 1968.
- Poirion & Walter 2001. Daniel Poirion et Ph. Walter (eds.). *Le Livre du Graal, I*. Paris, Gallimard (coll. "Pleiade"), 2001, 1918 p.
- Queste del saint Graal*. Albert Pauphilet (ed.), Paris, Champion (Classiques Français du Moyen Âge, 33), 1972.
- Riemschneider 1969. Kaspar K. Riemschneider. *Lehrbuch des Akkadischen*. Leipzig, VEB, 1969, 312 p.
- Sausy 1962. Lucien Sausy. *Grammaire latine complète*. 8e éd. Paris, Lanore, 1962, 371 p.
- Schmitt 1989. Rüdiger Schmitt. "Altpersisch", in R. Schmitt (ed.) *Compendium Linguarum Iranicarum*, Xiesbaden, Reichert, 1989, 56-85.
- Smith 1991. Mark S. Smith. *The Origins and Development of the Waw-Consecutive*. Atlanta, Scholars Press (coll. Harvard Semitic Studies, 39), 1991, 100 p.

- Tolkien 1950. J. R. R. Tolkien. "Prefatory remarks ", to *Beowulf, a translation by John R. Clark Hall*.
New ed. revised by C. L. Wrenn. London, Allen & Unwin, 1950, 194 p.
- Thomsen 2001. Marie-Louise Thomsen. *The Sumerian Language*. 3rd ed. Copenhagen, Akademisk
Forlag (coll. Mesopotamia, 10), 2001, 376 p.
- Timmer 1961. B. J. Timmer (ed.) *Judith*. 2nd ed. London, Methuen, 1961, 55 p.
- Tropper 2002. Josef Tropper. *Ugaritisch. Kurzgefasste Grammatik mit Übungstexten und Glossar*.
Münster, Ugarit-Verlag, 2002, 168 p.
- Turner 1999 [1966]. R. L. Turner. *A Comparative Dictionary of the Indo-Aryan Languages*. Delhi,
Motilal Barnasidass, 1999, 4 vol.